61e ANNÉE (7e SÉRIE) N° 14 5 AVRIL 1951

# L'AMI DU CLERGÉ

*Paraît à Langres tous les jeudis*

**Mgr A. ROZIER**
*Protonotaire apostolique ad instar participantium*
**Directeur**

**Mgr F.-M. CATHERINET**
**Prélat de la Maison de Sa Sainteté**
**Codirecteur**

## Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Les Hereros et Michael Scott. — II. A Madagascar. — III. Stratégie communiste en Chine. — IV. L'Eglise en Corée. — V. Au Guatémala. — VI. En Uruguay. — VII. A Curaçao. — VIII. A Cuba. — IX. Une carrière mouvementée. — X. Le cinquantenaire des Missions à Yaoundé. — XI. Statistique des Missions. — XII. Paul Langevin et Jean Perrin. — XIII. La Bible et le communisme. — XIV. Aux origines de la liturgie gallicane.

I

Le *Bulletin des Missions* de l'abbaye Saint-André-lez-Bruges, publie dans son n° 2 de 1950, une étude du plus haut intérêt sur « les *Hereros et Michael Scott* ». La signature est celle de dom Dominique de Grunne, O.S.B.

Les Hereros ? Qui sont-ils ? — Prenez un atlas, à la carte d'Afrique. Portez les yeux vers le sud-ouest, du côté de la côte atlantique. Les Hereros sont, avec les Ovambos, l'une des peuplades qui habitent cette vaste région. Ils vinrent du centre africain, à une date inconnue. C'était un peuple de bergers, vivant surtout d'élevage, et régis par des lois coutumières ; on a pu les comparer aux Watutsi du Ruanda-Urundi. Ils vivaient tranquilles et prospères, avec 150.000 têtes de bétail, lorsque les nations européennes se partagèrent l'Afrique, par zones d'influence et de colonisation. L'Allemagne, venue la dernière dans ce partage, eut cette partie de l'Afrique et elle la conserva de 1890 à 1914, soit pendant 24 ans.

Naturellement, il vint à la fois, dans le pays, des soldats pour occuper, des commerçants pour exploiter, des missionnaires pour prêcher le christianisme et pour civiliser. Ces trois catégories d'arrivants, très différents les uns des autres, par les mœurs, les buts, les procédés, se sont partout et toujours rencontrés, côte à côte, depuis la découverte de l'Amérique, par Christophe Colomb, dans toutes les parties du monde où la race européenne a établi son immense empire. Et, il s'est passé, chez les Hereros, exactement ce qui s'est passé partout ailleurs : les soldats ont appliqué les méthodes d'autorité et de force ; les commerçants ont cherché par tous les moyens à s'enrichir ; les missionnaires ont fait tous les efforts possibles pour ouvrir aux lumières de l'Evangile les esprits des indigènes.

Comme partout, également, il y eut une scandaleuse opposition entre les cupidités, les brutalités, les injustices d'une part, et les prédications d'amour des envoyés de Jésus-Christ. C'est là un drame dont il est permis de dire qu'il eut « cent actes divers ». Et ce que nous avons à dire de Michael Scott s'apparente étonnamment à l'action du célèbre père Las Casas, au XVIe siècle, en faveur des indigènes indignement traités par les colonisateurs.

Exaspérés par les exactions, les Hereros se révoltèrent en 1904, contre les Allemands. Ceux-ci réprimèrent la rébellion avec une sauvagerie déplorable. La population Herero tomba de 80.000 à 15.000 âmes ; et les survivants furent totalement expropriés. Un groupe, sous la conduite du Grand Chef Samuel Maharero fit des efforts désespérés pour traverser l'affreux désert du Kalahari, et se réfugier au Bechuanaland, sous le protectorat britannique. Ils n'y arrivèrent qu'au nombre de 1200 à 1500. Tout le long de la route, ils avaient laissé des centaines de cadavres. Le reste de la tribu fut parqué dans des réserves étroites et acculé à servir de main-d'œuvre dans les fermes allemandes.

Mais éclate la Grande Guerre. Le général Botha, en 1915, s'empare de la colonie allemande. Les traités de 1919 laissent le pays sous mandat sud-africain. Les Hereros reprennent confiance. Hélas ! la vérité oblige à dire que leurs espoirs furent lamentablement déçus. Le problème des rapports entre les blancs et les noirs, que volontiers on montre, à l'état aigu, aux U.S.A., est encore bien plus angoissant, dans le sud-africain. Récemment, la *Revue de Paris* (février 1951), rapportant les impressions de voyage d'une femme de tête, a bien mis en évidence ce qu'il y a, encore actuellement, de déplorable dans la situation des nègres sud-africains et aussi dans l'attitude des blancs, en général, à leur égard.

Pour en revenir aux Hereros, le gouvernement de l'Union sud-africaine refusa de leur rendre leurs propriétés héréditaires, d'exproprier les colons allemands, et il maintint les réserves, en faisant même venir de l'Angola 300 familles Boërs pour s'installer dans la région.

On arriva ainsi à 1946. A cette date, le mandat de l'Union sud-africaine fut transformé légalement en Conseil de Tutelle, sous l'égide de l'O.N.U. Mais le gouvernement sud-africain, loin d'accepter le changement, eut la prétention de faire un referendum parmi les populations indigènes, pour prononcer leur annexion pure et simple à l'Union. Ce referendum fut une farce, comme beaucoup d'autres du même genre. Il se trouva 208.850 indigènes pour demander l'incorporation ; 33.250 pour la refuser ; et 56.790 non-consultés. L'incorporation n'en devint pas moins effective. Les noirs de ces pays furent soumis au régime de « ségrégation ra-

ciale », qui est de rigueur dans toute l'Union. Voici comment notre article décrit ce régime :

« Les lieux d'habitation, les moyens de locomotion, les magasins sont différents. Il ne peut y avoir de mariage entre Noirs et Blancs... Le principe fondamental de la politique à l'égard des Noirs est que ceux-ci ne sont et ne seront jamais que le cheptel ouvrier qui doit permettre à la population blanche de prospérer économiquement. Les Africains de l'Union sont pratiquement sans terres : alors qu'ils constituent les 4/5 de la population, ils ne possèdent que 13 % de la propriété. Ces 13 %, constitués en réserves, sont surpeuplés, surchargés de têtes de bétail, et en pleine érosion [1]. D'où l'émigration vers les fermes des Blancs, et surtout vers les villes et les centres miniers (or, diamants ou charbon) autour desquels champignonnent des masses de prolétariat noir, croupissant dans la saleté, l'insalubrité, la promiscuité, dans des taudis de tôle et de toile. »

Sur ce point, tout a été dit. Tous les voyageurs et observateurs sont d'accord : la situation des Noirs, en Union sud-africaine, est au-dessous de tout ce que nous pouvons imaginer. Et c'est à cette plaie que Michael Scott a le courage de s'attaquer. Qui donc est-il ? Pour les uns, c'est un maniaque, pour les autres, un héros évangélique. Il est pasteur anglican, mais ce n'est pas la différence de religion qui nous empêchera de rendre hommage à son zèle, à son amour de la justice et de la charité. Né en 1907, dans le sud de l'Angleterre, et fils de pasteur, il a travaillé dans une paroisse populaire des faubourgs de Londres, puis à Calcutta, enfin à Johannesburg. Il a les yeux clairs, le regard direct, les lèvres énergiques, le menton volontaire ; il s'est mis dans la tête de faire retentir à Lake-Success, devant l'O.N.U., les plaintes, les justes revendications des Hereros et des autres indigènes. C'est une entreprise fabuleusement difficile ! Il semble bien, cependant, en voie de réussite. On le traite sans doute de démagogue, de dangereux fanatique. C'est sûrement un trouble-fête ; mais notre article n'hésite pas à déclarer ce qui suit :

« Il se situe, à coup sûr, dans la ligne d'autres « démagogues » et trouble-fête, tels que Jésus, saint Paul, certains prophètes, S. Vincent, les grands antiesclavagistes et réformateurs sociaux, tous ceux qui ont pris la défense des opprimés et refusé qu'un groupe d'hommes ait le droit d'en exploiter et brimer d'autres à son profit. »

Nous reprochons beaucoup au communisme ses injustices, ses violences, son mépris de la personne humaine, ses camps de concentration, etc., mais n'oublions jamais la parabole de la poutre et de la paille... N'oublions pas non plus cette phrase de Renan, qui condamne si vivement notre prétendue civilisation policière :

« Si Jésus paraissait de nos jours, on le traduirait en police correctionnelle, ce qui est pis que d'être crucifié ! » [2]

[1] A maintes reprises nous avons signalé ici-même ce péril de la terre, soit aux U.S.A., soit en Afrique, d'être dénudée par de mauvais procédés de culture et emportée par les orages et les vents. Les blancs du sud-africain, selon la *Revue de Paris* de février 1951, accusent les Noirs d'être négligents, insouciants, rebelles aux méthodes de culture destinées à enrayer l'érosion, attachés à de vieilles coutumes, notamment à l'élevage des chèvres, qui la favorisent et ruinent en peu de temps les meilleures terres !

[2] *L'Avenir de la Science*, éd. 1890, p. 359.

## II

Dans le même n° 2 de la même revue, commence, sans signature, une étude qui se poursuit dans le n° 3-4 de 1950, sur l'*Insurrection malgache*. Cette étude très approfondie reprend les choses de haut. Mais comme nous avons eu, à plusieurs reprises, à parler des faits relatés dans cette chronique, nous nous bornerons à quelques constatations d'ordre religieux. Cela est tiré de la seconde partie de l'étude en question.

« Le premier fait qui frappe aussitôt, dit notre auteur anonyme, et qui coïncide point par point avec celui de la situation politique et sociale, est que toute la population des Hauts-Plateaux — merina et betsiléo — est chrétienne. Les Plateaux, c'est incontestable, sont terre chrétienne. Le clocher de l'église et celui du temple, qui souvent se font face, font, aussi familièrement qu'en Europe, partie du paysage. Le Malgache est très attaché à son « fiangonana » (temple ou église)... »

Assurément, il y a deux traits douloureux, dans ce triomphe du christianisme, en terre malgache. En premier lieu, ce christianisme est encore trop entaché de paganisme d'une part et de formalisme d'autre part. En second lieu, il y a cette dualité du « temple et de l'église », c'est-à-dire du protestantisme et du catholicisme.

Le paganisme pur n'existe plus que sur les côtes. Là, les progrès de l'évangélisation, et partant ceux de la civilisation, sont plus lents et plus malaisés. Les populations sont plus primitives, plus arriérées, plus inabordables.

En ce qui regarde l'opposition « catholicisme-protestantisme », il faut constater que les rivalités, là-bas, comme en Europe, ont beaucoup perdu de leur virulence. Nous avons fait l'éloge, ci-dessus, de Michael Scott, pasteur anglican. Les protestants sincères rendent également hommage au dévouement, à la piété, à la droiture chrétienne, des missionnaires et en général du clergé catholique. Assurément le vieil esprit anti-catholique et anti-romain du XVIe siècle n'a pas entièrement disparu, mais il est en nette régression. Le protestantisme, à Madagascar, présente la même diversité de sectes et d'églises ou dénominations que partout ailleurs : Mission protestante française ; Mission luthérienne de Norvège ; London-Missionary anglicane ; Adventistes du 7e jour ; Luthériens américains.

Les missions catholiques, au contraire, comme il faut s'y attendre, présentent la même majestueuse unité que dans le reste de l'univers. On compte les vicariats apostoliques suivants : Tananarive (Jésuites) ; Antsirabé (La Salette) ; Miarinarivo (seul vicariat exclusivement malgache) ; Tsiroanomandidy (récemment institué, — Trinitaires) ; en tout, quatre pour la province de Tananarive ; au sud, Fianarantsoa (Jésuites) ; Fort-Dauphin (Lazaristes) ; au nord et à l'ouest, Diego-Suarez et Majunga (P. du Saint-Esprit) ; enfin à l'est, Tamatave (Montfortains). Il existe en outre quelques préfectures apostoliques.

En ce qui concerne la répartition des adhérents :

« Sur les Hauts-Plateaux, missions catholiques et missions protestantes se partagent la population en parts à peu près égales, mais socialement, la couleur n'est pas la même chez les uns et chez les autres : la haute société, noblesse et grande bourgeoisie, est protestante, tandis que les chrétientés catholiques sont plus populaires. Ce qui s'explique par des raisons his-

toriques : la reine Ranavalo s'étant convertie au protestantisme avant l'occupation française, presque toute l'aristocratie et la bourgeoisie se sont converties avec elle ou à sa suite. »

Il s'ensuit que la plupart des fonctionnaires indigènes sont protestants et cherchent volontiers noise aux missions catholiques, tandis que l'administrateur français du district essaie de maintenir la balance égale entre les uns et les autres, ce qui, avec les roueries habituelles des indigènes de tous pays, n'est pas toujours facile !

Le travail accompli par les missions catholiques est réellement magnifique. Elles ont rattrapé leur retard sur les missions protestantes. Les séminaires, écoles, orphelinats sont pleins de vitalité, et la presse catholique est la plus importante de l'île. Mais les missions catholiques souffrent, comme le clergé de la métropole, d'une crise de recrutement. L'âge moyen des R. P. est avancé ; les jeunes sont rares. Le clergé indigène n'est pas assez nombreux. Il aura, du reste, encore besoin de l'appoint français, durant quelques lustres de plus. Il y a naturellement aussi, comme partout, des difficultés financières, surtout en ce qui regarde l'avenir des écoles. Dans l'ensemble toutefois, « on peut dire que le Catholicisme a magnifiquement réussi à Madagascar » et nous ne saurions trop dire notre vénération et notre admiration à nos chers missionnaires de l'île !

Mais le danger qui menace la position du christianisme, tant protestant que catholique, à Madagascar, c'est *le nationalisme*.

« Il se forme à petit bruit une Eglise indépendante malgache, dénommée « *tranozozoro* » (la maison de roseaux), qui ne veut à aucun prix des pasteurs européens. Elle estime qu'elle n'a nul besoin d'eux pour prier Dieu et que les Malgaches sont assez grands garçons pour mener leurs affaires religieuses tout seuls. »

Ce mouvement, s'il s'étendait, aboutirait vite à une xénophobie persécutrice, et probablement à un syncrétisme doctrinal tout à fait suspect, laissant aux Malgaches des facilités pour leurs coutumes ancestrales, auxquelles ils demeurent très attachés. Il est incontestable que le mouvement d'insurrection, qui a signalé l'après-guerre, a laissé des traces dans les esprits. A vrai dire, il y eut davantage de protestants que de catholiques, dans la rébellion, en raison de la prédominance bourgeoise dans l'Eglise protestante. Mais il y eut aussi des catholiques très notoires dans les rangs du parti national.

Les nationalistes sont donc restés sous l'impression qu'ils pouvaient trouver des concours chez les Pères, ou chez les pasteurs protestants. Sans entrer ici dans des nuances trop précises et du reste changeantes, avec les années, on peut dire que le protestantisme, effrayé des accusations portées du point de vue gouvernemental français, contre ses membres, a tendance à se confiner dans le ministère en s'éloignant de toute politique. Les missions catholiques, au contraire, ont tenté de retenir des aspirations de leurs fidèles ce qui était juste et recommandable.

Pour résumer la situation présente, on peut dire que, du côté malgache, la répression n'a laissé que rancœurs et désillusions, et, dans la bourgeoisie, un désir inassouvi d'indépendance, avec l'espoir d'y parvenir à la faveur d'une troisième guerre mondiale, ou bien grâce à l'O.N.U., ou enfin par la voie du communisme, qui souffle, on le sait, sur toutes les causes d'agitation, et qui flatte volontiers les nationalismes, pour les attirer à lui par des voies indirectes.

Quant aux Européens de l'île — une quarantaine de mille, dans toute l'île — la rébellion n'a pas eu pour effet de les incliner aux solutions libérales, mais bien plutôt de les pousser à une politique de fermeté à outrance, ou, comme on dit, « à poigne ». Entre eux et les autochtones, les relations ne s'étaient jamais développées sur le plan humain, mais sous celui d'une discrimination raciale, beaucoup moins brutale certes que ce que nous avons vu, tout à l'heure, en parlant des Hereros, mais tout de même assez distante et hautaine, pour se faire sentir.

« A l'aimable indifférence, au paternalisme superficiel et bon enfant des mieux disposés, a succédé un complexe où le dépit, l'aversion et la peur dominent. La confiance qu'ils pouvaient avoir dans les Malgaches est complètement ruinée. Le fossé n'a jamais été si profond et ce ne sont pas les discours officiels qui le combleront. »

Il va sans dire que nous laissons à l'auteur de notre article l'entière responsabilité de ses appréciations. De même que nous nous abstenons de résumer les mesures politiques qu'il préconise, pour rendre l'équilibre à notre grande île.

## III

Nous ne quittons pas le *Bulletin des Missions*, et nous voudrions donner les conclusions d'un article important du P. Raymond de Jaegher, S. A. M., intitulé : *Stratégie communiste en Chine du Nord.*

Nous disons bien : les conclusions seulement, car nous sommes contraints de nous en tenir, dans une causerie comme celle-ci aux généralités à retenir, en laissant de côté les détails locaux, trop particuliers et trop en dehors de nos connaissances personnelles. Bien des fois déjà, du reste, nous avons eu à citer des faits capables d'éclairer ce qui s'est passé ou se passe encore dans la Chine nouvelle, la Chine communiste.

Le P. De Jaegher est arrivé en Chine en 1930 ; il a résidé, durant des années dans le Ho Peh, en pleine zone communiste. Il n'a regagné la Belgique, son pays d'origine, qu'en 1949, après avoir du reste parcouru, en Chine, les provinces les plus éloignées. Il jouissait, dans la région d'An-Kwo, petite ville du Ho Peh, province du nord de la Chine, dont la capitale est Peiping, d'une influence si bienfaisante et si considérable, qu'à l'approche des Japonais, en 1937, les habitants de la localité vinrent lui demander d'assumer les fonctions de sous-préfet. La situation était délicate, car le Japonais était l'occupant, donc l'ennemi national. Mais il était clair que l'immensité du pays ne permettrait pas aux Nippons d'être présents partout. Les provinces de l'intérieur seraient, pour la plupart, hors de leurs atteintes. Là, se développerait l'esprit de résistance nationaliste, et cet esprit avait pris partout, en cette région, la couleur communiste. Les habitants paisibles se trouveraient ainsi pris entre deux feux : d'une part, les Japonais, d'autant plus rigoureux et plus menaçants qu'ils ne pouvaient être partout et qu'ils croyaient devoir frapper fort, pour tenir tout le monde en respect d'autre part, les bandes armées, noyautées par

l'Armée Rouge, c'est-à-dire communiste, prompte à jeter la suspicion sur les notables, sur les riches cultivateurs, sur les chrétiens, sur tous les étrangers. Il était inévitable que l'on reçût des coups d'un côté comme de l'autre.

Ce qui marqua, dès le principe, l'action communiste, ce fut le souci de la propagande et la parfaite orchestration des procédés qui devaient y servir. Ce fut aussi le cynisme avec lequel, le parti communiste se procurait les fonds. Ces fonds venaient de deux sources également impures : 1° *la confiscation des biens* de tous ceux que l'on dénonçait comme « collaborateurs » et dont le crime unique était d'avoir de la fortune ou du moins de l'aisance, et de se montrer récalcitrants envers le communisme ;

2° chose plus ignoble encore si possible, *la vente de l'opium*, violemment dénoncée comme un empoisonnement public, chez les adversaires du communisme, mais pratiquée en grand par le parti, comme le prouvent les documents officiels dont notre article fournit des reproductions photographiques. La seule précaution prise par le parti, pour la vente de l'opium, dont il se réservait le monopole, était de l'appeler « marchandise spéciale ». A ce sujet, le P. de Jaegher écrit :

« Certes, il n'est pas question de réserver aux seuls communistes le monopole de la culture clandestine de l'opium. Si elle avait été interdite par le gouvernement nationaliste, on continuait à la pratiquer à la campagne, dans le Szechwan, par exemple, sous l'œil plus ou moins complice des autorités. Mais les communistes affichent un air d'incorruptibilité qui a considérablement accru leur prestige ; ils semblent ne chercher que le bien du peuple. Les documents publiés ci-dessus montrent que dans le nord du Ho Peh, et dans le Jehol tout au moins, cette « façade » était conservée tant qu'elle pouvait être utile, mais qu'elle disparaissait sitôt qu'elle devenait encombrante. »

Il y eut, d'autre part, des péripéties lamentables. Dès que les Japonais furent menacés, les communistes appliquèrent un plan d'une habileté machiavélique ; dans le langage secret du parti, ce plan s'appelait « un-deux-sept ». Et voici l'explication donnée au P. de Jaegher lui-même par le général Lü Cheng-t'sao :

« Un dixième de nos forces est employé à la lutte contre les Japonais, deux dixièmes sont destinés à surveiller Tchang Kai Chek, mais les sept dixièmes qui restent sont tenus en réserve à l'instruction, pour le jour où commencera la lutte décisive contre les nationalistes, après la défaite du Japon. »

Sur quoi, le R. P. fait la réflexion suivante :

« On reste confondu devant un plan aussi méthodique, qui ne manquait, il faut l'avouer, ni d'audace, ni d'habileté ! »

Parmi les péripéties intermédiaires, avant le triomphe du communisme, le R. P. distingue une période qu'on appela « le règne des canailles », c'est-à-dire la conséquence des désordres créés par les communistes, pour « liquider » les « richards », en laissant la liberté à toutes les « canailles » de chaque pays d'agir à leur guise, et d'assouvir leurs vengeances et leurs appétits. Pour se délivrer du « règne des canailles », il fallut faire appel aux autorités communistes, qui acceptèrent de faire cesser les désordres, à condition d'être les maîtres absolus. Ils appliquèrent alors un autre procédé également efficace, que l'on peut appeler « l'accession des jeunes au pouvoir ». Le communisme, pour gagner toute la population, fait appel aux jeunes, les conquiert par l'ambition, l'appât de l'autorité et des honneurs, les dresse contre « les vieux » et les riches. Il sape ainsi l'armature traditionnelle de la Chine, qui reposait sur le culte des ancêtres et le respect de la famille.

« Il n'est pas rare, écrit le P., de voir défiler dans les rues un cortège burlesque : Un groupe de vieux, habillés à l'ancienne mode, un bonnet d'âne sur la tête, est suivi d'une bande de jeunes gens, qui sont censés être leurs enfants ou leurs beaux-enfants. Injures et quolibets pleuvent dru à l'adresse des vieux, qui sont dénoncés comme réactionnaires. A ce triste spectacle, un paysan me disait un jour : « Je ne reconnais plus la Chine ». Le jour viendra où les manuels d'instruction primaire apprendront aux enfants à épeler : « je n'aime pas papa, je n'aime pas maman, j'aime Mao-Tse-Tung ».

Ainsi se trouvent sapées les bases mêmes de la morale traditionnelle. La piété filiale disparaît, la mentalité du peuple change. Le Chinois est de tempérament gai et insouciant. On ne rit plus, on ne chante plus, en Chine communiste ; les vieux chants du travail disparaissent peu à peu dans les campagnes. On n'entend plus que des refrains communistes, souvent adaptés à des mélodies d'origine russe ! L'esprit de suspicion se propage. Le régime repose, là comme ailleurs, sur la délation, la défiance réciproque. Le parti compte partout des membres secrets qui se chargent des dénonciations ou même qui exécutent en cachette ceux qui les gênent.

La force du parti réside dans son idéologie arrêtée, dans son organisation vigoureuse, dans sa politique sans scrupule. « Soumis à une direction internationale, ils (les communistes) poursuivent tous ensemble un idéal commun : la dictature du Parti. »

« En Chine, comme dans le monde entier, conclut le P. de Jaegher, ils ont porté la lutte sur tous les terrains à la fois, menant de front une guerre idéologique, une guerre politique, une guerre diplomatique, une guerre économique, une guerre sociale, une guerre religieuse, une guerre militaire. Dans tous ces domaines, ils n'ont qu'un seul but : établir en Chine, comme dans le monde entier, la dictature du prolétariat. »

C'est là que l'on voit, avec une évidence indéniable, le caractère impérialiste, totalitaire, implacable, tyrannique et liberticide du communisme.

« Pour l'Eglise et pour le monde, dirons-nous avec l'auteur que nous résumons, le danger est donc avant tout dans l'affaiblissement de l'idéal chrétien, rendu moins vivace par l'emprise d'un matérialisme grandissant. Seule, une pratique visible de l'idéal évangélique, avec toutes les valeurs spirituelles profondes qu'elle implique, et la charité effective qui en est l'expression, peut ruiner l'attrait de l'idéal communiste. Mais la pratique d'une vie chrétienne intégrale suppose que les chrétiens soient sincères devant Dieu et devant eux-mêmes. Le communisme, permis par Dieu pour réveiller le monde chrétien de sa léthargie, sera le grand test de la vitalité de l'Eglise. »

## IV

Nous resterons en Extrême-Orient, en lisant le n° de janvier-février 1951 de la revue *Missionnaires d'Asie* (128, rue du Bac, Paris).

Nous y trouvons une très belle étude du P. Haller, ancien missionnaire de Corée, actuellement su-

périeur du séminaire des Missions Etrangères, intitulé : *Pour mieux comprendre la Corée.*

Les Coréens, nous dit-il, sont de race mongole. Leur venue en Corée se situe à une date très ancienne qu'on ne peut préciser. « On a comparé la Corée à un « Pologne » entre la Chine et le Japon. » Elle fut toujours un couloir entre les deux pays. C'est par la Corée que la civilisation chinoise, au VIe siècle, entra au Japon : art, écriture, et surtout bouddhisme. Durant des siècles, la Corée fut sujette de l'Empire chinois, mais avec une large autonomie et un vague tribut. De 1905 à 1945, le pays fut sous le joug japonais.

« Au point de vue économique, il est certain que les Japonais ont fait beaucoup de choses en Corée. En 1905, c'était un pays très primitif, ils en ont fait un pays moderne... Ils ont amélioré les techniques agricoles, très archaïques jusque-là, introduit des cultures nouvelles comme celle des arbres fruitiers, ils ont créé des industries, des voies de communication modernes... enfin, ils ont considérablement relevé l'état sanitaire de la population, imposant les vaccinations, fondant hôpitaux et dispensaires. »

Par contre, ils ont cherché à « assimiler » la population, à imposer leur langue, leur culture, à faire des Coréens des Nippons. Pour cela, ils ont monopolisé la haute instruction. Ce furent des missionnaires âgés qui, en 1945, durent réapprendre aux jeunes, leur langue ancestrale.

La « libération » par les Américains, amena un débordement de joie enfantine et souvent désordonnée. La désillusion commença par la division du pays en deux zones d'occupation : Corée du nord, sous les Russes, Corée du sud, sous les Américains, tout cela selon les accords de Yalta. Les Russes appliquèrent au nord leurs méthodes énergiques et efficientes. Le *rideau de fer* couvrit le détail des opérations. Il est certain que les Russes avaient étudié de longue date leur occupation. Ils mirent en place des hommes « éduqués », capables d'instaurer « la démocratie populaire ». Une chose indique que les Coréens du nord n'étaient pas tous heureux du résultat : l'afflux des réfugiés en Corée du sud.

« Pendant les étés 1947 et 1948, on dénombra jusqu'à 10.000 personnes passant la frontière, *en un jour*, créant une nouvelle source de difficultés pour le gouvernement du sud. »

Il semble en effet, que dans la foule des « réfugiés » il y avait des éléments actifs de « noyautage » communiste, pour empoisonner le sud et préparer l'invasion de 1950.

Du côté américain, il y eut bien des imperfections. Les généraux américains, bons militaires, se montraient piètres administrateurs. Ils employèrent souvent des éléments très incompétents. La Corée, en tutelle japonaise jusqu'à 1945, manquait cruellement d'administrateurs capables. Le gouvernement Syngman Rhee fut établi avec l'aide des Américains. Mais il eut d'abord à lutter avec des éléments anarchisants d'une part, et des éléments « collaborationnistes » d'autre part.

— Tant il est vrai que ce qui est arrivé en France, s'est passé un peu partout ! — Le gouvernement Syngman Rhee s'était formé dans l'émigration, ce qui lui avait quelque peu fait perdre le contact avec la population. L'émigration a, fatalement, une optique défectueuse. Il est inévitable qu'elle fasse, à son retour et à son arrivée au pouvoir, des fautes parfois monumentales.

Le docteur Rhee est un avocat protestant, qui fit ses études aux U.S.A., et qui s'y établit, durant l'occupation japonaise. C'est un caractère très droit, mais il est très autoritaire et manque un peu d'envergure. D'autre part, il est âgé : 75 ans et, de ce chef, manque de dynamisme. Enfin, il s'est appuyé sur une police dont les abus ont créé du mécontentement, et sur des ministres pas toujours très consciencieux. Le P. Haller n'hésite pas à dire :

« Quant à son entourage, il est déplorable : des profiteurs sans scrupule isolent le Président de la nation et sabotent toutes les mesures susceptibles de remettre de l'ordre dans l'administration ou d'entreprendre des réformes sociales. »

Ces réformes seraient cependant très urgentes : 80 % de la population vit de l'agriculture, mais la terre appartient, dans une très forte proportion, à une minorité de gros propriétaires qui ne l'exploitent pas eux-mêmes et vivent à Séoul de ses revenus. Ce sont eux qui font obstacle à toutes les réformes. La condition des fermiers et des ouvriers agricoles est misérable. Une révision du système de fermage s'impose, sans aller jusqu'à la brutale et injuste expropriation qui fut opérée dans la Corée du nord.

Pour en venir à la situation du christianisme en Corée, il faut rappeler que les progrès du catholicisme furent arrêtés net, dans le nord, par la persécution. Peu à peu, les évêques, les missionnaires étrangers et même les prêtres coréens furent jetés en prison ou périrent misérablement, tandis que les chrétiens étaient pourchassés sans pitié.

Dans le sud au contraire, l'Eglise profita de la liberté. On y vit à l'œuvre 74 missionnaires du dehors (français, américains, irlandais) et 151 prêtres indigènes. On vit jusqu'à 150 séminaristes au Grand séminaire régional de Séoul. Le gouvernement se montrait favorable et respectueux. Cependant les protestants restaient plus forts que nous. On peut évaluer leur nombre à 600.000 contre environ 200.000 catholiques.

Le protestantisme gagnait surtout les classes aisées. Il avait la richesse pour lui. Il envoyait la jeunesse étudier en Amérique, ce qui passait pour très flatteur. Le ministre protestant, avec ses œuvres sociales et sanitaires, fait souvent davantage figure de philanthrope que de missionnaire. L'Eglise catholique a voulu faire des fidèles convaincus, généreux, dévoués, conscients. Elle y a réussi dans une large mesure. Les éléments catholiques ont mieux tenu que les éléments protestants, soit en face des Japonais, soit en face des communistes. Nous avons eu peu de conversions dans les élites cultivées et riches, mais la doctrine catholique, parce qu'elle est solide et invariable exerce une influence hors de proportion avec le nombre de ses adhérents. Nous comptons environ 80 prêtres « disparus », du côté nord-coréen, dont plusieurs sont presque sûrement des martyrs !

Conclusion du P. Haller, à méditer :

« Les catholiques français ne peuvent pas réserver leur intérêt et leur attention aux seuls conflits dont la proximité dans l'espace leur est une menace plus directe, ils ne doivent pas considérer le conflit lointain de Corée comme une des phases de l'opposition russo-américaine, mais ils doivent penser au drame religieux

qui s'y joue, au martyre que leurs frères de Corée endurent dans leur chair, leur cœur et leur conscience. »

Pour terminer, notons que le même bulletin invite tous les membres de la société des Missions Etrangères à célébrer les messes d'usage pour sept sur treize missionnaires d'une région de Corée, disparus dans les derniers événements. On reste très inquiet sur le sort de deux autres ; sur quatre autres, on ne sait qu'une chose, c'est qu'ils ont été emmenés de Séoul, par les Nord-Coréens, comme prisonniers, ce qui n'est pas très rassurant.

## V

Dans le n° du 13 janvier 1951, la revue espagnole *Ecclesia* attire notre attention sur la situation religieuse tout à fait anormale et déplorable du Guatémala, ce pays qui est situé sur la côte du Pacifique, au sud du Mexique. Il compte 3.717.000 habitants, plus qu'aucune des autres républiques de l'Amérique centrale.

Le Guatémala vient d'élire son nouveau Président qui se nomme don Jacobo Arbenz.

Au point de vue religieux, on compte 98,4 % de catholiques — au moins de nom — et seulement 1,6 % de protestants. Les individus de race indienne qui forment les deux tiers de la population sont pratiquement tous des baptisés. On ne trouve aucun infidèle à convertir, dans le pays. La hiérarchie catholique est établie au Guatémala, depuis des siècles. Mais il y a peu de prêtres ; le chiffre de sa population exigerait, à raison de un pour mille habitants en moyenne, environ 3 à 4.000 prêtres. Or, ils sont en tout et pour tout 149 !

Chaque prêtre, donc, au Guatémala, correspond à un nombre de 24.302 fidèles ! Mais la réalité est tout autre. Les collèges, séminaires, hôpitaux absorbent la plus grande partie des éléments valides. Les infirmes et les vieillards se trouvent dans les paroisses ! Le résultat est que l'on trouve de malheureux prêtres qui ont en charge une étendue de 40.000 km², avec 80.000 fidèles ! La vie de ces prêtres se passe à franchir les montagnes pour visiter, tout au plus une fois par mois, les villages éloignés. Ils se bornent au plus élémentaire apostolat : baptiser, confesser, assister les mourants, enterrer les morts.

Il faut préciser que sur les 149 prêtres du Guatémala, la moitié ou plus viennent du dehors. On ne trouve à peu près pas de vocations sacerdotales dans le pays même. Actuellement les trois diocèses du pays (Guatémala, Quezaltenango et Vera Paz) ne comptent, à eux trois, que 33 élèves au Grand séminaire. D'où vient donc une telle pénurie ? Principalement de la dissolution de la famille. La loi ne reconnaît que le mariage civil. La conclusion du mariage religieux avant le civil est interdite, comme en France, sous des peines sévères. De plus, la loi dispose qu'un homme et une femme vivant ensemble durant trois ans sont considérés, après constatations par témoins, comme mariés. Il s'ensuit : 1° qu'un grand nombre de Guatémaliens vivent en simple concubinage, sans se marier autrement que par cohabitation prolongée ; 2° que ceux qui usent du mariage civil ne se croient pas obligés d'y ajouter le mariage religieux. Du point de vue catholique, l'immense majorité des enfants est donc en situation anticanonique. Le nombre des enfants sans père est d'autre part affolant ; les enfants illégitimes bénéficient légalement de tous les avantages des enfants légitimes, car la Constitution interdit toute discrimination de religion, de race ou de naissance. Il en résulte que la plupart des jeunes Guatémaliens, étant illégitimes canoniquement, présentent pour accéder au sacerdoce le double obstacle canonique et psychologique résultant de leur naissance. Ils sont privés, du reste, de l'éducation que devrait leur fournir un foyer chrétien. Sans doute, cette éducation, ils pourraient la recevoir au moins à l'école. Mais : 1° il n'y a pas d'école libre chrétienne, et 2° l'école publique, peu fréquentée dans l'ensemble, malgré la loi, est de tendance « laïque », avec tout ce que ce mot comporte chez nous.

Les statistiques récentes établissent que 282.766 enfants d'âge scolaire ne vont pas à l'école, soit parce qu'ils ne s'en soucient pas, soit par faute d'écoles dans les centres indiens éloignés. Et il n'y a que 195.484 enfants allant à l'école de l'Etat, où ils sont victimes des préjugés de l'antichristianisme laïque.

L'état sacerdotal est, en outre, tout à fait mésestimé. Tout le patrimoine artistique et religieux de la nation est propriété de l'Etat en sorte que l'Eglise n'a pas le droit de posséder. Les rares communautés religieuses de ce pays, et le clergé en son entier, sont réduits à une pauvreté voisine de la misère, ce qui constitue un obstacle pour l'entrée au séminaire. Les Pères dominicains et franciscains installés là-bas sont confinés dans un « espace vital » restreint, alors que tout ce qui est gouvernemental se prélasse au large dans les anciennes possessions de ces mêmes communautés, qui ont été confisquées par l'Etat. Le prêtre est tenu à l'écart de la vie civique. Il jouit du droit de vote, mais n'est pas éligible. Son prestige est combattu, diminué, limité de toutes manières. Récemment, le département de l'Immigration au Guatémala a interdit aux prêtres étrangers l'entrée du pays, alors qu'ils pourraient seuls combler les lacunes lamentables du clergé local. Le département de l'Immigration ne se montre coulant que pour l'entrée des ministres protestants patronnés par l'Amérique.

On voit que la religion catholique est menacée et cernée de toutes parts dans ce malheureux pays.

## VI

Les mêmes causes produisent partout les mêmes effets. Le laïcisme a sévi si longtemps en Amérique centrale et en Amérique du sud, qu'il a porté au sentiment religieux des coups qui auraient pu être mortels ; et il n'a pas encore entièrement désarmé. Seul le danger communiste, auquel il a ouvert la route semble devoir orienter les esprits dans une voie plus saine et plus sûre.

*Ecclesia* (espagnole) du 27 janvier 1951 nous fournit des indications, heureusement moins douloureuses que pour le Guatémala, en ce qui concerne l'*Uruguay*, mais les analogies sont grandes entre ces deux pays au point de vue catholique.

L'Uruguay a pour capitale Montevideo, admirablement située sur la rive gauche du Rio de la Plata, à son débouché dans l'Océan. Le pays compte en chiffres ronds 2.500.000 habitants, sur lesquels

1.883.000 catholiques répartis en trois diocèses (Montevideo, Florida et Melo y Salto), et seulement 127 paroisses.

La plaie, ici comme au Guatémala, mais avec des atténuations, c'est encore le manque de prêtres. Ils ne sont que 460, dont 147 appartiennent au clergé séculier et le reste à divers Ordres religieux. La proportion mathématique serait de un prêtre pour 3.400 fidèles. Mais, pour les raisons déjà dites — à savoir le nombre important de prêtres affectés aux collèges, hôpitaux, orphelinats, etc. — dans les paroisses, il y a un prêtre pour 12.000 fidèles, environ dix fois moins qu'il n'en faudrait. On travaille avec zèle à améliorer cette situation. Il y a un séminaire régional à Montevideo, et l'on y trouve actuellement 78 grands séminaristes, pour tout le pays.

La conséquence la plus fâcheuse du petit nombre de prêtres, non seulement en Uruguay, mais dans toute l'Amérique latine, est que, se trouvant absorbés par l'administration des sacrements et les enterrements, les curés prêchent peu. La préparation à la prédication est insuffisante. On a pu dire que partout où l'on se confine dans l'administration des sacrements, sans prêcher, la foi s'en va peu à peu ! L'ignorance religieuse est flagrante. En Uruguay, on essaie d'y remédier par les écoles libres, par l'Action catholique, les organisations de jeunesse catholique. L'œuvre archidiocésaine des « Exercices spirituels » a été créée, en 1947, par l'archevêque de Montevideo. Dans les paroisses, il y a des Ligues de persévérance, avec des récollections régulières. Le mouvement social catholique a trouvé d'admirables champions, dont le plus brillant fut Francisco Bauzà, fondateur des Cercles Ouvriers, qui comptent actuellement 28.000 membres. Parmi les apôtres les plus heureux de l'Uruguay, il faut signaler le P. Horacio Meriggi, salésien, mort récemment, et qui fonda en 1922 l'Union agricole, groupant aujourd'hui 60 syndicats agricoles, trois fédérations réunies en une Confédération générale. Une coopérative catholique de production a reçu l'adhésion de 6.300 familles. D'autres organisations catholiques travaillent en Uruguay. Ce pays est donc en net relèvement, au point de vue chrétien. Dans la vie politique, les catholiques divisés en divers partis, se sont fait une place notable au Parlement et dans la presse. Ils visent à obtenir une législation à la fois démocratique et chrétienne.

Parmi les manifestations de la vie catholique, il faut signaler la communion pascale des hommes, organisée par l'Action catholique, à l'aide d'une campagne intense de propagande et qui, d'année en année, connaît un développement croissant. D'autre part, comme dans tous les pays d'Amérique latine, la dévotion à la Vierge très sainte est ardente parmi le peuple. Le sanctuaire national est celui de Notre-Dame de Verdun. Chaque année, depuis 1901, le pèlerinage à la Vierge y groupe les multitudes. En 1950, le nombre des pèlerins atteignit 60.000. L'arrivée de Notre-Dame de Fatima, en Uruguay, donna lieu à des manifestations de foi débordante. Il y a aussi une dévotion très générale à la Médaille miraculeuse. Les Congrégations mariales sont nombreuses et dynamiques. La procession annuelle de la Fête-Dieu, dans les rues de Montevideo, réunit plus de 100.000 personnes.

Tout cela indique une remontée sérieuse et pleine de promesses d'avenir.

La situation avait été rendue très mauvaise par la lutte continuelle entre l'Etat laïque et l'Eglise, de 1859 à 1919. La rage laïciste n'avait rien ménagé. Les effets de cette lutte ne s'effacent que peu à peu. La haine des prétendus « libéraux » s'était surtout portée contre les jésuites qui avaient dû abandonner le pays, sous la présidence de Pereira, en 1859. La même année où fut expulsé Mgr Vera, 1861, la loi décréta la laïcisation des cimetières. En 1877, fut établie la laïcisation scolaire. Le mariage civil fut d'abord rendu obligatoire, dans les trois jours après le mariage religieux, puis une seconde loi le déclara obligatoire *avant* le mariage religieux. En 1907, loi du divorce, en 1909, loi de la « neutralité scolaire ». L'Eglise, de la sorte, dans tout le cours du XIX[e] siècle, en dépit de retours passagers, perdit constamment de son prestige dans la vie du pays et elle n'a pas réussi, jusqu'à présent, à le ressaisir.

La Constitution actuelle date de 1918 et elle est entrée en vigueur le 10 mars 1919. En ce qui concerne la religion, son article 50 s'exprime ainsi :

— « Tous les cultes sont libres en Uruguay. L'Etat ne soutient aucune religion. Il reconnaît à l'Eglise catholique la possession de tous les temples construits avec les fonds du Trésor national, à l'exception des chapelles destinées au service des asiles, hôpitaux, prisons et autres établissements publics. Demeurent entièrement exempts d'impôts tous les édifices consacrés actuellement au culte des diverses religions. »

Cet article, en dépit de ses intentions « neutralistes », mettait fin aux difficultés sans nombre qui avaient résulté du « droit de patronage », c'est-à-dire de nomination à tous les postes, dans le clergé, que la République déclarait avoir hérité du gouvernement espagnol, avant la proclamation de l'indépendance nationale. L'Eglise, débarrassée d'une tutelle malveillante et tâtillonne, profita, comme en France, de la liberté qui lui était rendue. Elle se tourna vers les masses populaires. Elle y obtint ses plus consolants succès. Mais elle eut et elle a encore à lutter contre le laïcisme scolaire. Sous ce rapport, nous savons à quoi nous en tenir, et combien il est difficile d'obtenir la plus élémentaire justice ! Les courants positivistes et matérialistes européens en étaient venus à infecter l'Université de Montevideo, à tel point que le président Julio Herrera (1890-1894) avait cru nécessaire de pousser un cri d'alarme, devant le Congrès (Chambre) :

« Le Gouvernement, dit-il, s'est senti sérieusement alarmé par le matérialisme philosophique, qui, depuis quelques années, domine dans l'enseignement scolaire. »

Quant à lui, il se déclarait spiritualiste, mais son spiritualisme demeurait dans le vague et ressemblait fort à un agnosticisme. Cependant, l'Eglise gardait la liberté de l'enseignement. Elle s'efforça de créer des écoles et collèges libres. La partie toutefois, était inégale, au point de vue financier. La liberté sans ressources demeurait théorique. En 1900, sur 70.000 élèves, l'école libre n'en avait que 8.600. En 1930, les chiffres respectifs étaient devenus, 120.000 d'une part et 16.732 d'autre part. La Constitution de 1934 a confirmé la liberté d'enseignement (art. 59), mais la gratuité est toujours réservée à l'enseignement d'Etat ; il y a donc un

monopole de fait. Cependant, l'Eglise uruguayenne a réussi à créer une Union nationale d'Enseignement catholique. Et elle ne cesse de gagner du terrain. En 1948, les 150 collèges affiliés à cette Union comptaient 42.000 élèves.

Les protestants ont fait de puissants efforts pour s'introduire en Uruguay, sous les diverses dénominations suivantes : anglicans, vaudois, luthériens, d'une part, qui se bornent à grouper les éléments immigrés en Uruguay, et d'autre part, les sectes nord-américaines, qui se montrent plus agressives et tendent ouvertement, et parfois bruyamment, à la « conversion » des catholiques. En 1925, eut lieu à Montevideo, le second Congrès panaméricain protestant. En 1950, s'est tenu dans la même ville une Assemblée mondiale des Adventistes du septième jour, qui groupa environ 150 délégués. La statistique protestante, en Uruguay, attribue au protestantisme environ 25.000 membres.

En somme, là-bas, lutte ardente, résultats encourageants du point de vue catholique, espoirs fondés.

## VII

Nous ne quittons pas l'Amérique, en parlant maintenant de la situation religieuse, au vicariat apostolique de *Curaçao* (toujours d'après *Ecclesia* (espagnole), du 27 janvier). Il se situe, comme on sait, au large du Venezuela, dans les Antilles. On y compte environ 112.000 catholiques sur 150.000 habitants. L'île de Curaçao fut découverte en 1499 par l'Espagnol Alonso de Ojeda, colonisée en 1525, et la prédication catholique y commença dès que les arrivants furent en état de parler la langue des indigènes. Les conversions furent nombreuses et rapides. On y construisit de nombreuses chapelles rurales, rattachées à la cathédrale de Vela de Coro, au Venezuela. Mais en 1634, révolution radicale : les Hollandais s'emparent de l'île. Ils sont calvinistes et très intolérants ; le catholicisme est interdit. Les Espagnols ne purent obtenir qu'une chose : le droit pour les indiens catholiques de quitter le pays. Les Hollandais ne gardèrent que 20 familles indiennes (75 personnes), pour les corvées ordinaires. Ces Indiens ne furent pas maltraités, mais la religion catholique demeurant prohibée, ils ne purent pratiquer leur foi et leur culte que grâce aux visites secrètes, de loin en loin, de missionnaires espagnols. Ce ne fut qu'en 1754 que le P. jésuite Alexis Schabal obtint la permission des Hollandais, d'exercer son ministère auprès des catholiques à Curaçao.

Comme l'île était devenue, depuis 1618, un centre actif de traite des nègres, les noirs y étaient alors nombreux. Le P. Schabal exerça auprès d'eux un ministère d'autant plus fécond que les ministres calvinistes se refusaient à baptiser des nègres. Avec l'autorisation du gouvernement, il les prit en charge et un grand nombre se convertirent au catholicisme, les uns avec l'assentiment de leurs maîtres, les autres, sans cet assentiment. L'organisation définitive de l'Eglise à Curaçao ne date pourtant que de 1824, à l'arrivée dans l'île du P. Niewindt. Il y exerça une activité intense. Des églises furent construites, des écoles ouvertes. Aujourd'hui, on peut dire que les nègres de Curaçao sont tous catholiques, tandis que les blancs, pour la plupart, sont israélites ou calvinistes. Mais l'industrie du pétrole (Shell) a attiré là-bas une foule d'étrangers. L'apostolat catholique y trouve un champ de large expansion. Curaçao compte désormais 70 % de catholiques. La mission locale est confiée aux Dominicains hollandais.

## VIII

Nous remontons vers le nord-ouest, sans sortir des Antilles, et nous rencontrons la grande île de *Cuba*, grande comme un cinquième de la France (114.000 km $^2$).

C'est le n° du 3 février 1951 d'*Ecclesia*, qui nous donne sur la situation religieuse les précisions suivantes. L'île a cruellement souffert du laïcisme et de la maçonnerie, mais elle revient peu à peu à la foi. La république de Cuba fut constituée en 1901-1902, à la suite de la conquête américaine sur l'Espagne. La population était dans son immense majorité catholique, mais le gouvernement républicain s'établit sur des bases plus laïques que dans le reste de l'Amérique latine. L'Eglise eut à reconquérir, par un lent et constant effort, son influence sur les esprits. Elle fut handicapée, là comme ailleurs, par le manque de prêtres. L'insuffisance numérique du clergé provoquait une ignorance profonde dans les masses populaires, et l'enseignement laïque des écoles officielles n'était pas fait pour y remédier, bien au contraire. Ces écoles recevaient les neuf dixièmes des enfants. D'autre part les propagandes les plus diverses, communiste, maçonnique, protestante, s'exerçaient dans l'île. La philosophie matérialiste moderne, et ce gros matérialisme pratique, que l'on pourrait appeler « l'affairisme », c'est-à-dire la préoccupation exclusive des « affaires », du gain industriel et commercial, de la vie de ce monde, s'infiltrait par les voies ordinaires, que nous ne connaissons que trop : le cinéma, la presse, plus récemment la radio et la télévision.

L'Eglise, là comme ailleurs, a engagé la lutte pour les hauts intérêts de l'âme, pour le triomphe de l'esprit. L'archevêque actuel de La Havane, le cardinal Arteaga, a réussi à opérer le rapprochement entre l'Eglise et l'Etat. Les organisations catholiques : Chevaliers de Colomb, Chevaliers catholiques de Cuba, Fédération de la jeunesse masculine et féminine, Action catholique, se sont jetées avec ardeur dans la mêlée pacifique, afin de répandre la doctrine catholique, dans tout son éclat et toute sa force, au sein de la jeunesse cubaine. Les perspectives sont encourageantes. Mais le problème principal demeure le recrutement sacerdotal, bien qu'il soit moins grave que jadis. On compte à Cuba, six diocèses, englobant environ 5 millions d'âmes. Tous sont catholiques de baptême et, si l'on peut dire, de recensement, quoique tous ne soient pas des catholiques exemplaires. On ne compte guère que 100.000 dissidents athées, ou protestants de diverses dénominations. Mais pour 5 millions de catholiques, alors qu'il faudrait au moins 5.000 prêtres, il n'y en a que 550, soit 210 séculiers et 340 religieux. Sur ce total, une centaine seulement sont originaires de Cuba... Ces prêtres desservent 200 paroisses, avec 350 églises ou chapelles. Les deux séminaires du Bon-Pasteur, à La Havane, et de St-Basile, à El Cobre, comptent environ 50 élèves tant de philosophie que de théologie. Heu-

reusement, pour compenser cette pénurie, il y a 90 maisons religieuses de Pères, avec 800 membres, et 150 maisons de sœurs, avec 2.000 religieuses. Les collègues catholiques sont seuls à donner l'instruction religieuse, mais ils ne groupent que 50.000 élèves, soit un dixième de la population scolaire de la République. Ils ont la meilleure réputation, même au point de vue technique.

En décembre 1950, le parlement cubain a approuvé une loi qui règle l'existence des Universités privées. La jeune Université catholique Saint-Thomas-de-Villeneuve, à La Havane, en sera puissamment favorisée. Elle n'a que quatre ans d'existence; fondée par des Augustins nord-américains, ce qui explique le nom et le patron qu'elle s'est donnés. Un autre centre de grande importance est l'Université ouvrière fondée, depuis plusieurs années, au collège de Belen, tenu par les jésuites. On y prépare gratuitement des ouvriers spécialisés pour la mécanique, l'électricité, la radio, etc.

Le docteur Lomberto Diaz, ministre de l'Intérieur, lutte énergiquement contre la prostitution, le commerce des drogues opiacées, et le gangstérisme, dans le quartier de Colomb, à La Havane, célèbre repaire de la pègre internationale. Il n'a pas hésité à proclamer récemment l'évacuation forcée de tous les logements suspects du quartier. En décembre dernier, il a prescrit la suppression de scènes scandaleuses d'un bal de la « cocaïne » que quelques danseuses offraient sur un théâtre de la cité.

On voit que l'immoralité marche de pair, à Cuba, comme ailleurs, avec l'irréligion et la déchristianisation. Mais là aussi, le renouveau a commencé et il y a lieu d'espérer un retour progressif aux plus hautes valeurs spirituelles.

## IX

Sous le titre curieux : *De vagabond à architecte et d'évêque à ermite*, la même revue *Ecclesia* du 13 janvier, décrit de la façon suivante l'extraordinaire carrière de John-Cyril Hawes.

Successivement vagabond, éleveur de chiens de race, bouvier, cheminot, marin, et finalement architecte, il devint ministre anglican, et exerça son ministère, en qualité de missionnaire, à Zanzibar. C'était un esprit ardent, ouvert, réfléchi, et il devait se faire connaître, dans la suite, comme écrivain, philosophe, poète, archéologue. Cependant, il se fit recevoir, en 1911, dans l'Eglise catholique, fit des études préparatoires au sacerdoce, et fut ordonné prêtre.

Et peu après on lui confiait, dans l'ouest australien, une paroisse désertique, d'une étendue formidable : 42.000 milles carrés, ce qui équivaut à 110.000 km $^2$, soit un cinquième de la France, 17 à 18 départements ! Sa carrière ne devait cependant pas s'arrêter là. Il fut nommé et sacré évêque de Geraldton, capitale d'un diocèse immense, puisqu'il mesure 314.500 milles carrés : une fois et demi l'étendue de notre pays ! Cet évêché fut érigé en 1898 et il est suffragant de Perth, en Australie. On y compte 24 églises, 7 prêtres, 85 religieux ou religieuses, un collège, deux écoles supérieures, 14 écoles élémentaires, et environ 2.500 catholiques.

C'est là que Mgr John-Cyril Hawes donna toute la mesure de ses talents si variés : journaliste, écrivain, poète, monteur de films et directeur de projections dans des salles d'œuvres ou dans sa cathédrale. On aurait pu croire, cette fois, que son destin terrestre avait trouvé sa forme définitive. Pas du tout ! Après une vie si mouvementée et si féconde, il a voulu goûter d'un genre entièrement différent, et marcher sur les traces des Pères du désert, si bien décrits par Jean Cassien. Déchargé de son évêché, il est devenu « ermite » aux îles Bahamas. On sait que la première île découverte par Christophe Colomb, le 12 octobre 1492, appartenait à ce groupe d'îles très nombreuses, très fertiles, et disséminées au large de la Floride. Ces îles, qui appartiennent aux Anglais, dépendent, au point de vue ecclésiastique, de l'archevêché de New-York. On y compte 3 ou 400 catholiques, surtout des noirs. Les bénédictins y ont créé des centres religieux florissants. C'est là que Mgr Hawes, devenu désormais le frère Jérôme, prépare activement son éternité, après avoir remplacé la pourpre épiscopale par la bure franciscaine.

## X

Les journaux nous ont informé, récemment, de la célébration du *Cinquantenaire de la mission de Yaoundé*, au Cameroun. Nous en parlerons, à notre tour en nous inspirant d'un journal local : *Le Cameroun catholique*, du 15 février 1951, imprimé sur place, à l'imprimerie Saint-Paul, sous la direction du R. P. Pierre Pichon.

Les fêtes du cinquantenaire se sont déroulées, les 3, 4 et 5 février, sous la présidence de Mgr Lefebvre, délégué apostolique, entouré d'une dizaine de prélats. L'un des événements les plus remarquables du cinquantenaire fut, le samedi 3 février, la bénédiction, par Mgr le Délégué, de la première pierre de la future cathédrale de Yaoundé. Le Haut-Commissaire de la République, au Cameroun, M. Soucadaux, assistait à la cérémonie.

> « Il faut savoir, dit le journal du lieu, ce qu'est au Cameroun, une grande messe chantée, lorsque 12.000 assistants y participent de toute leur voix, en alternant l'ordinaire de la Messe, avec la scola du Grand Séminaire de Mvolyé. »

Le dimanche 4 février, Mgr Lefebvre célébra la messe à Mvolyé, sur l'emplacement exact où les missionnaires allemands avaient, il y a cinquante ans, établi leur première station. On put évaluer à 20.000 assistants la foule qui couvrait l'immense cour, où était dressé l'autel pontifical. L'évêque de Douala, Mgr Bonneau, donna le sermon dans la langue indigène, l'*ewondo*... Citons ici cette phrase toute fière de notre journal :

> « Ceux qui n'ont pas entendu les foules chanter le plain-chant n'ont qu'à venir au Cameroun. »

A la suite de la messe, le banquet, car, en tout pays, depuis la plus haute antiquité, c'est une partie indispensable de tout programme de hautes réjouissances même spirituelles. L'animal aime à manger seul. Mais, depuis toujours, les hommes ont mis leur joie à manger ensemble ! C'est donc là un trait de haute humanité. Et ce n'est pas sans raison que Notre-Seigneur a voulu donner au sacrement de son amour la forme d'un banquet : le banquet eucharistique.

Enfin, le lundi, 5 février, la fête changea encore de théâtre et se transporta à Mbalmayo, petite ville située à 50 km au sud de Yaoundé, pour assister là à la consécration de l'église neuve due au « savoir-faire intelligent du R. P. Moll, spiritain ». Comme les jours précédents, nombreux évêques, foule immense accourue pour un spectacle aussi grandiose et aussi inusité. L'évêque le plus jeune accomplit, avec « une piété remarquée et sans laisser paraître la fatigue réelle d'une cérémonie qui dura quatre heures », les rites traditionnels de la consécration. Les chants étaient exécutés par les séminaristes d'Otélé, sous la direction du R. P. Bède et des bénédictins. Là encore, la foule chanta tout ce qui était de son ressort, à pleine voix et dans un parfait unisson. La messe pontificale succéda à la consécration et fut célébrée par Mgr Bonneau, tandis que toutes les autres fonctions étaient remplies par des clercs indigènes.

Une représentation théâtrale, rappelant les épisodes principaux de l'arrivée des missionnaires et les premières conversions, fut exécutée, le dimanche, 4 février, par les petits séminaristes d'Akono, en présence des noirs que cette commémoration vivante d'événements connus de tous transporta d'enthousiasme.

La seule énumération de ces séminaires, grands et petits, de ces *scolæ*, de ces multitudes chantantes, atteste la transformation profonde et magnifique du pays, par l'implantation de la foi chrétienne. Si nous avons eu le regret de constater qu'en Amérique centrale et latine, aussi bien au Guatémala, qu'en Uruguay, à Curaçao et à Cuba, les vocations sont rares, et le recrutement sacerdotal malaisé, il en est, grâce à Dieu, tout autrement au Cameroun, et M. le Supérieur du Grand Séminaire de Yaoundé, que nous remercions bien vivement de sa précieuse communication, nous informe que l'année dernière, 1950, les missionnaires ont eu la joie d'assister à l'ordination de 12 nouveaux prêtres, en sorte que le nombre des prêtres camerounais atteint actuellement 76. « L'augmentation des vocations sacerdotales, ajoute-t-il, a rendu nécessaire la construction d'un nouveau séminaire à Otélé (à 60 km de Yaoundé). En septembre 1949, ce séminaire a reçu ses premiers élèves en philosophie. A présent, seuls les bâtiments pour les philosophes sont terminés. En attendant, les théologiens continuent à recevoir leur formation au séminaire de Yaoundé. »

## XI

Pour clore ici ces excursions à travers les pays de mission, donnons quelques chiffres qui viennent d'être publiés par l'agence *Fides*, au sujet des Missions dépendant de la Propagande. Ces chiffres sont arrêtés au 1er août 1950.

On comptait, à cette date, 586 circonscriptions ecclésiastiques, dont 46 archidiocèses, 180 diocèses, six abbayes « nullius », 231 vicariats apostoliques, 130 préfectures apostoliques et trois missions « *sui juris* ».

Dans l'ensemble de ces territoires dispersés sur toute la surface du globe, on avait un total de 26.840 prêtres, dont 11.139 indigènes ; 9.331 frères, dont 4.698 indigènes ; 61.577 sœurs, dont 37.684 indigènes ; 82.863 catéchistes et 92.111 maîtres d'école.

La liste des instituts religieux qui fournissent des missionnaires est fort longue. Nous nous bornerons à nommer, par ordre d'importance numérique, les 15 plus notables : 1° *Jésuites* (2.502 prêtres, dont 412 indigènes, 910 scolastiques, dont 500 indigènes ; 771 frères, dont 218 indigènes) ; — 2° *Pères blancs* (1511 prêtres et 286 frères) ; — 3° *Franciscains* (1500 prêtres, dont 250 indigènes, 64 scolastiques, dont 4 indigènes ; 210 frères, dont 40 indigènes) ; — 4° *Pères du Saint-Esprit* (1064 prêtres, dont 11 indigènes ; 133 frères, dont 4 indigènes) ; — 5° *Oblats de Marie-Immaculée* (861 prêtres, dont 122 indigènes ; 68 scolastiques dont 60 indigènes ; 353 frères, dont 27 indigènes) ; — 6° *Verbites* (Pères du Verbe divin), (788 prêtres, dont 46 indigènes ; 50 scolastiques indigènes ; 153 frères, dont 21 indigènes) ; — 7° *Missions Etrangères* de Paris (735 prêtres) ; — 8° *Salésiens* (don Bosco), (773 prêtres, 281 scolastiques, 320 frères) ; — 9° *Missionnaires de Scheut* (740 prêtres et 125 frères) ; — 10° *Prémontrés* (702 prêtres, dont 4 indigènes ; 52 scolastiques indigènes et 44 frères, dont 12 indigènes) ; — 11° *Capucins* (655 prêtres, dont 21 indigènes ; 170 frères dont 10 indigènes) ; — 12° *Missions africaines de Lyon* (568 prêtres et 17 frères) ; — 13° *Dominicains* (542 prêtres dont 53 indigènes, 53 scolastiques dont 38 indigènes et 80 frères) ; — 14° *Missions Etrangères de Mill-Hill* (523 prêtres et 34 frères) ; — 15° *Rédemptoristes* (477 prêtres dont 40 indigènes ; 52 scolastiques indigènes et 166 frères). Citons encore 248 prêtres Montfortains ; 280 des Missions Etrangères de Milan ; 204 des Missions Etrangères de Vérone, 219 des Missionnaires de Saint-Colomban, etc., etc.

La moisson est immense ! Il y faudrait dix fois plus d'ouvriers et de ressources financières !

## XII

C'est dans un domaine entièrement différent que nous introduit une petite brochure récemment publiée en supplément au *Bulletin du Ministère des Affaires étrangères*. Elle a pour titre : *Deux savants français : Jean Perrin et Paul Langevin*. Elle revêt, dans les quelques lignes qui lui servent de préface, le caractère d'un hommage national.

Paul Langevin y est glorifié en premier lieu. Il naquit à Montmartre, le 23 janvier 1872, fut agrégé de physique en 1897, boursier de la Ville de Paris, envoyé à Cambridge, pour travailler sous la direction de J. J. Thomson. Il succédait à Pierre Curie à l'Ecole de Physique et de Chimie, dès 1905. Sa renommée devint rapidement universelle. On a pu dire de lui ce qu'il avait dit d'Henri Poincaré, en l'appelant « le cerveau consultant de la Science moderne ». Une de ses plus belles paroles est la suivante : « Plus de science oblige à plus de bonté ». C'est à cet idéalisme humanitaire qu'il faut attribuer, sans nul doute, sa sympathie déclarée pour le communisme, en qui il voyait, en toute sincérité, le protecteur et le champion de l'intérêt social ouvrier.

Il y avait cependant, dans cette touchante conviction, des traces de naïveté et de cécité, dont nous voudrions donner quelques preuves.

En premier lieu, il affirme que l'histoire de toutes les sciences « est jalonnée » par des processus

dialectiques, qui en marquent les moments essentiels. Et il ajoute :

« J'ai conscience de n'avoir bien compris celle de la physique qu'à partir du moment où j'ai eu connaissance du matérialisme dialectique. »

Nous ne nous donnerons pas le ridicule de réfuter l'importance éclairante ainsi conférée à cette philosophie absurde du matérialisme dialectique. Qu'il nous suffise d'opposer à l'affirmation d'un physicien d'envergure tel que Langevin († 19 décembre 1946), celle d'un autre physicien d'envergure égale : le docteur Robert Millikan, né à Morrison (Illinois), le 8 décembre 1868, et dont on a fêté récemment le 82e anniversaire. Millikan est universellement connu comme l'homme qui a calculé, le premier, la charge de l'électron, ce qui lui valut le prix Nobel de physique, en 1923. Correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, en 1925, il est depuis des années, le directeur de l'Institut de technologie de Californie. Or, non seulement Robert Millikan n'est pas matérialiste, mais il n'a pas hésité à déclarer, au milieu d'une assemblée de physiciens réunis pour le fêter, ce qui suit :

« *Une philosophie exclusivement matérialiste constitue à mes yeux le comble de l'inintelligence.* »

Il était difficile d'être plus catégorique ! Robert Millikan affirmait dans le même temps sa foi en Dieu, sa conviction que l'homme est responsable devant le Créateur. Il se disait convaincu que tous les véritables grand hommes ont partagé cette certitude :

« A toutes les époques, dit-il, comme s'ils obéissaient à quelque instinct infaillible, les grands hommes se sont tournés vers Dieu pour invoquer son aide... » [3].

Mais voici un second point où paraît éclater encore davantage, si possible, la naïveté de Paul Langevin, dont, par ailleurs, il faut admirer le savoir scientifique. Faisant allusion au gouvernement des savants préconisé par Ernest Renan, dans les pages célèbres de son *Avenir de la Science*, l'illustre physicien disait :

« ...S'il devait arriver que seuls quelques initiés puissent participer à la joie de comprendre et d'agir, notre humanité courrait un grand risque.

Le gouvernement des savants, auquel pensait Renan, serait, en effet, aussi dangereux que toute autre sorte de dictature d'un homme ou d'une oligarchie. L'expérience nous montre qu'un homme disposant d'une puissance excessive, politique ou financière, se déséquilibre : les savants ne feraient pas exception et deviendraient ainsi des fous dangereux. »

Il est impossible de lire ces lignes sans y noter immédiatement au moins deux énormes naïvetés : la première est celle de croire que la science, ou comme le dit Paul Langevin « la joie de comprendre » puisse jamais sortir d'une élite. Plus la science avance, plus les découvertes se multiplient, plus l'élite capable de l'embrasser, d'y être initiée, devient imperceptible. Renan comptait qu'il n'y aurait jamais plus de 2 à 3.000 personnes capables, dans tout le genre humain, de suivre les progrès de la science. Cela fait une proportion de un sur un million !

Seconde naïveté : Paul Langevin, en adhérant au communisme, était-il si ignorant de la politique de son parti, qu'il pût ne pas savoir qu'il est la dictature la plus intégrale, la plus forcenée, la plus inhumaine « d'un homme ou d'une oligarchie » ?

Ici, on peut invoquer l'autorité d'un philosophe professionnel, M. Emile Bréhier, de l'Institut, auteur de nombreux ouvrages, qui vient de publier, dans la revue *Hommes et Mondes* de février 1951, un article très dense intitulé : « *La Philosophie française en 1950* ». Qu'on nous permette de citer intégralement ce qu'il dit du *matérialisme dialectique :*

« Le cas du marxisme, dont plusieurs font une foi, n'est nullement une foi au sens où l'est le christianisme ; c'est un parti politique, non une Eglise ; il ferait plutôt songer au césaropapisme, tel qu'on le rêvait au moyen âge, du temps de l'empereur Henri IV ; de plus, ce parti est lié indissolublement à une doctrine, le matérialisme dialectique, qui n'est pas du tout, dans l'intention de ceux qui la soutiennent, une vérité de foi, mais bien une philosophie universellement valable, démontrée, et qui ne peut être sujette à doute. *Jamais dans l'histoire de l'humanité, il n'y a eu d'exemple d'un mélange aussi intime entre l'oppression intellectuelle et l'oppression politique, chacune des deux soutenant l'autre* [4] ; l'impératif intellectuel de la doctrine, supposée fondée sur l'observation des faits et l'induction historique, se transforme en impératif politique, puisqu'il serait absurde de ne pas tirer les conséquences pratiques d'une doctrine vraie ; et l'impératif politique exige une adhésion sans réserve à la doctrine. Il serait naïf (et malheureusement cette naïveté n'est pas sans exemple chez nous) de voir là rien d'analogue à une foi religieuse. *La foi religieuse se propose ; et elle se détruit elle-même chaque fois qu'elle veut s'imposer ; il en est de même en général des doctrines politiques ; la personne est considérée comme capable de les apprécier et de choisir entre elles ; elle n'est ni le zéro, qui n'est plus qu'organe d'une volonté toute puissante, ni l'infini qui est cette volonté irrésistible* [5]

C'est là un exemple redoutable de cet appel à la philosophie par une technique (ici la technique politique), où nous voyons un trait général de la pensée actuelle ; plutôt qu'un appel, disons un accaparement ; le jugement ne peut plus user des critères qui lui sont propres et doit recevoir la vérité toute faite. Nous découvrons là la disparition d'un élément que, dans la tradition hellénique qui est la nôtre, nous considérions comme indispensable à la philosophie, à savoir l'adhésion libre et raisonnée de la volonté à ce qui nous semble vrai. C'est incontestablement cette pénétration mutuelle de la théorie et de la pratique qui fait le succès du matérialisme dialectique auprès de beaucoup de ses partisans : on voit ce qu'il y faut sacrifier. »

Nous n'avons rien voulu retrancher d'un tel jugement ; il nous semble frapper à plein la position étrange d'un Paul Langevin. Ce grand savant était l'adversaire déclaré du totalitarisme, de la dictature d'un homme. Et — tel Gribouille se jetant à l'eau pour se garer de la pluie — dans le même temps, il prêtait l'immense prestige de son renom scientifique à la plus effroyable entreprise « d'oppression intellectuelle et d'oppression politique », nous dit M. Bréhier, que l'humanité ait connue ! Il y a peu d'exemples, croyons-nous, d'une erreur aussi monumentale. Serait-ce la rançon d'une spécialisation poussée à l'extrême, comme l'on en trouve en notre temps ?

Que pensait, sur tout cela, cet autre savant que

[3] Ces détails sont empruntés à *Sélection* de mars 1951, p. 47.

[4] M. Bréhier est un spécialiste et ses ouvrages font autorité en ce qui concerne l'histoire des idées.

[5] C'est nous qui soulignons.

notre brochure officielle associe à Paul Langevin, *M. Jean Perrin ?*

Né à Lille, le 30 septembre 1870, il mourut, aux Etats-Unis, le 17 avril 1942. De bonne heure, nous dit-on, il s'était affranchi « des superstitions cruelles », des « rites arbitraires » et des « dogmes incompréhensibles ». Il ne croyait qu'à la Science, en tant que « l'un des facteurs essentiels de l'émancipation spirituelle, aussi bien que matérielle des hommes. » Mais ce grand savant qui se moquait volontiers des croyances « enfantines » que l'on trouve dans toutes les religions, avait aussi une croyance enfantine dans la valeur morale de la Science et du Progrès ! Il admettait *un bien et un mal*, qui, dans sa pensée, semblent s'être identifiés avec *la liberté et l'oppression.*

« Non, s'écriait-il, notre sentiment confus ne nous a pas trompés. Il n'est pas vrai que la Science soit indifférente au Bien et au Mal ; il n'est pas vrai qu'elle puisse également servir l'oppresseur et l'opprimé. Cela, tout simplement, parce qu'elle ne peut pas naître et se développer dans l'oppression. Il n'est en effet pas de Science possible là où la Pensée n'est pas libre, et la Pensée ne peut pas être libre, sans que la conscience soit également libre. On ne peut pas imposer à la Chimie d'être marxiste, et en même temps favoriser le développement de grands chimistes ; on ne peut pas imposer à la Physique d'être cent pour cent aryenne et garder sur son territoire le plus grand des physiciens. »

Jean Perrin était donc anticommuniste ; il proclamait hautement que la « conscience » n'est pas un *épiphénomène*, pas plus que la matière n'est un *hypophénomène.*

« Nous ne prendrons, dit-il, aucune de ces deux attitudes ; et nous ne dirons pas non plus que la Matière, qui se transforme, engendre de la Pensée, comme elle peut dégager de la Lumière. Mais nous jugerons que c'est une *seule et même chose* qui peut être perçue : objectivement par le dehors, comme transformation d'énergie... ou subjectivement, par le dedans, comme sensation, pensée ou volition. »

Et il poursuit en proclamant qu'il croit à la *liberté psychologique et morale.* Se doutait-il que la philosophie ainsi esquissée par lui était quelque chose de très proche de l'hylémorphisme thomiste ? Sa conclusion fait penser à Renan qui promettait à la Science le pouvoir, après avoir organisé l'humanité, d' « organiser Dieu » !

« Grâce aux êtres vivants de plus en plus différenciés, disait en effet Jean Perrin... l'Univers s'élève graduellement à une Pensée de plus en plus vaste, au point de devenir une Volonté qui dirige elle-même son histoire. »

Pour un homme, un savant, qui a rejeté les « dogmes incompréhensibles », on avouera qu'il se rattache à une espérance qui n'est pas moins enveloppée de mystère que la foi « révélée » !

## XIII

Nous venons de parler de « révélation ». Le Livre par excellence des « révélations divines », que certains savants essaient en vain de remplacer par leurs élucubrations plus ou moins obscures, est la *Sainte Bible.* Les lecteurs du *Témoignage chrétien,* à partir du n° 344, ont été appelés à donner leur sentiment sur la Bible. Il y eut d'abord « les témoins à charge », ceux qui attaquaient la Bible. A partir du n° 346 (23 février 1951), ont commencé à défiler les « témoins à décharge », c'est-à-dire les lecteurs qui, ayant « découvert » la Bible, expriment leur enthousiasme. Beaucoup cependant ont dit aussi à quel point ils sont scandalisés de ce que la Bible « soit un livre si méconnu » : un livre que l'on croit à l'Index, « abandonné même du clergé » !

Le R. P. Gourbillon, qui dirige ce qu'il nomme « *un grand procès : Celui de la Bible* », cite un grand nombre de témoignages en faveur de la Bible. Nous ne saurions trop nous réjouir de ce goût renaissant pour la sainte Ecriture. Nous pourrions nommer telle paroisse, où le curé a organisé des « veillées bibliques », auxquelles s'intéressent vivement tous les assistants. Nous avons, ici même, préconisé les « Journées de l'Evangile », destinées à répandre, dans tous les foyers chrétiens, le texte des Saints Evangiles, et, partout où il se peut, celui de la Bible intégrale [6].

Dieu merci, il n'est pas vrai, que la Bible soit un livre ignoré et pratiquement abandonné « de la majorité des prêtres de paroisse », comme le dit l'une des lettres publiées dans *Témoignage chrétien.* Ce qui est malheureusement vai, c'est que la Bible a des ennemis acharnés. Ces ennemis où sont-ils ? Toujours au même endroit, au sein du communisme. Voici en effet, sans commentaire, la définition donnée de la Bible dans un *Dictionnaire* que l'Imprimerie soviétique d'Etat achève de publier, à Moscou :

« *Bible.* — Une collection de légendes fantastiques sans fondement scientifique. Pleine de concepts obscurs, d'erreurs historiques et de contradictions. Sert d'instrument de pouvoir à l'Eglise, dans ses plans pour assujettir le peuple ignorant. »

On remarquera que le Dictionnaire en question n'est pas d'avis que le clergé ignore ou abandonne la Bible, puisqu'il en fait son « instrument d'oppression. »

Dans le même Dictionnaire, voici l'article *Religion :*

« *Religion :* la croyance fantastique et antiscientifique en des dieux, des anges, des esprits et autres choses de ce genre. Le christianisme naquit au temps où succombait l'antique système de l'esclavage. Il s'appuie et se soutient, par la religion, uniquement en faveur des milieux réactionnaires, pour servir à l'oppression des ouvriers, et pour garantir les énormes fortunes des classes bourgeoises exploiteuses. Avec l'anéantissement de la société bourgeoise et l'établissement du système communiste, les fondements de la religion ont été complètement détruits. Au lieu des pervers et vils mensonges propagés par toutes les religions, les lois des sciences naturelles ont été implantées. Aux superstitions toujours vivaces des religions, succède l'éducation communiste des travailleurs, la participation active à un système socialiste de vie libre, la compréhension profonde et l'adaptation littérale des enseignements scientifiquement démontrés du marxisme et du léninisme » [7].

[6] Ces *Journées de l'Evangile* se multiplient dans la région lyonnaise, avec un succès toujours croissant. Une fois de plus, nous signalons l'adresse des Filles de Saint-Paul, 81, rue Pierre-Voyant, à Villeurbanne, Rhône, qui se consacrent spécialement à l'organisation et au succès de telles Journées.

[7] Cité d'après le n° du 3 février de la revue espagnole *Ecclesia.* Sans commentaire !

## XIV

Il vient de paraître un article très important de M. E. Griffe, *Aux Origines de la liturgie gallicane*, dans le *Bulletin de Littérature ecclésiastique* de Toulouse (janvier-mars 1951).

Beaucoup d'entre nous en sont restés, sur cette délicate question, à la thèse de Mgr Duchesne, dans son livre sur les *Origines du culte chrétien*. Cette thèse, la voici en substance : la liturgie dite gallicane diffère grandement de la liturgie romaine et ressemble en revanche beaucoup aux liturgies orientales. Il y a donc tout lieu de supposer que c'est par suite d'une influence venue d'Orient, par l'intermédiaire de Milan, peu après le milieu du IVe siècle, que la liturgie gallicane a pris la forme qu'elle devait conserver jusqu'à l'introduction des livres liturgiques romains, au temps de Charlemagne.

« Les nombreuses études de détail qui ont été consacrées aux liturgies occidentales, écrit M. Griffe, n'ont pas confirmé l'hypothèse de Mgr Duchesne. Elle manque totalement de base. Rien ne prouve que la liturgie milanaise de la seconde moitié du IVe siècle ait été une liturgie importée d'Orient. Tout fait croire qu'elle ne différait pas alors, sauf sur quelques points secondaires, de la liturgie romaine. Nous avons là-dessus l'affirmation catégorique de saint Ambroise, l'auteur aujourd'hui incontesté du *De Sacramentis*. La liturgie gallicane n'a pu venir de Milan. »

D'autre part, les ressemblances que l'on constate effectivement entre la liturgie gallicane et les liturgies orientales sont loin d'être toutes primitives. Une étude plus attentive permet de supposer que c'est seulement au cours du VIe siècle et parfois même du VIIe siècle, que la liturgie gallicane s'est enrichie de rites nouveaux, qui ont leur origine en Orient. Quelques-uns de ces rites, du reste, sont venus par Rome. D'autres ont pu venir par l'Espagne ou même directement. A vrai dire, les documents utilisables pour retracer l'histoire de l'évolution liturgique dans notre pays sont peu nombreux et peu explicites. M. Griffe le reconnaît et se défend de vouloir ou de pouvoir faire une synthèse définitive. Son sentiment toutefois, appuyé sur une méditation prolongée ayant pour thème les indications des sources, l'a conduit aux approximations suivantes, que nous ne pouvons donner que dans les grandes lignes, renvoyant le lecteur, pour le détail, à son article lui-même :

1° *L'ordonnance primitive de la messe.* — Elle dut être la même que celle qui est décrite par S. Justin, dans sa première *Apologie*, vers 150 : lectures de l'Ancien et du Nouveau Testament, — homélie du célébrant, — prière des fidèles, — baiser de paix, — présentation au célébrant du pain et du vin, — prière eucharistique du célébrant, — communion sous les deux espèces, par le ministère des diacres. (Donc, ni *Introït*, ni *Kyrie*, ni *Collecte*).

Cette ordonnance se conserve encore au temps de S. Hippolyte, vers 215. C'est, du reste, une ordonnance commune à peu de chose près à l'occident et à l'orient.

2° *Premiers développements.* — L'autonomie très large dont jouissent les Eglises, sous la direction de leurs évêques, explique les diversités liturgiques qui s'introduisent, au cours du IVe siècle, entre les diverses régions. « Il est même étonnant que la diversité n'ait pas été plus accentuée. »

Le résultat de cette évolution liturgique se laisse deviner dès le Ve siècle. D'une part en effet, les liturgies orientales diffèrent de celles d'occident. Et d'autre part, « on a, en Occident, deux types liturgiques particuliers : le type romain et le type que nous pouvons appeler gallican. Le premier a rayonné dans toute l'Italie et en Afrique ; le second est propre, non seulement à la Gaule, mais encore à l'Espagne. »

3° *L'ordonnance de la Messe au Ve siècle.* — Mgr Duchesne a cru pouvoir se fier à la première des deux lettres sur la liturgie qui sont attribuées à S. Germain, évêque de Paris (555-576). Mais dom Wilmart a démontré que ces lettres sont postérieures d'un siècle au moins à la mort de saint Germain.

En se servant des documents assez clairsemés que l'on a en dehors de ces lettres, on constate que l'avant-messe gallicane comporte toujours trois leçons d'Ecriture, l'une empruntée à l'Ancien Testament et appelée « prophétique », la seconde tirée d'une épître, la troisième une page d'Evangile. Ces trois leçons subsisteront dans le rite gallican, jusqu'au temps de la réforme carlovingienne. L'avant-messe ne comporte aucune prière ou oraison récitée par le célébrant. Tout était affaire des lecteurs et du diacre. L'évêque n'intervenait que pour l'homélie, quand c'était lui qui prêchait. La liturgie gallicane ne présente donc alors aucune trace d'orientalisme ; elle reste au contraire aussi sobre que dans les temps primitifs.

Mais Rome, de son côté, a introduit : 1° la collecte, — et 2° l'usage de deux leçons d'Ecriture au lieu de trois. La Gaule est donc restée plus près de la tradition.

Cette fidélité à la tradition semble avoir existé également, chez nous, dans le maintien de la Prière des fidèles, — analogue à la prière du vendredi saint — pour toutes les catégories de chrétiens et de non-chrétiens. De même, en Gaule, on ne semble pas avoir connu l'offrande des fidèles, qui existait à Rome et en Afrique. La lecture des dyptiques, que nous appelons maintenant le *Memento* se situe, en Gaule, avant le *Te igitur* qui commence la prière eucharistique ou Canon. De même le baiser de paix. En Gaule, au lieu d'être renvoyé au moment de la communion, il reste comme en Orient et en Espagne, avant la prière eucharistique.

Tout ce que nous disons ici aurait besoin d'être étudié dans le contexte de M. E. Griffe. Nous espérons en avoir dit assez cependant, pour tous ceux, — et ils sont nombreux — que ces détails d'histoire liturgique intéressent, pour constater l'importance de la question et des conclusions qui désormais s'imposent.

Il semble certain que « la liturgie dite gallicane procède du même fond que la liturgie romaine ». Ce fond primitif se distinguait par sa simplicité et sa sobriété. Ce ne fut que, dans la suite, c'est-à-dire après le triomphe complet du christianisme et son expansion générale dans les villes et les campagnes, qu'on éprouva le besoin de lui donner plus d'ampleur. La magnificence du culte était la meilleure des prédications, pensait-on très justement. Le rite gallican a fait des emprunts, mais jamais ne se produisit une imitation massive des usages orientaux.

L. Cristiani.

## QUESTIONS
### de science ecclésiastique
#### CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Quelle fut l'opinion de Billot sur les grâces que Dieu accorde aux hommes *in articulo mortis ?*

R. — Depuis plusieurs mois, l'*Ami* a reçu de certains abonnés des demandes d'explication au sujet d'une opinion qu'aurait jadis exprimée le cardinal Billot concernant la grâce suprême d'une illumination accordée aux mourants.

Un prêtre du midi nous communique aujourd'hui le texte de l' « entretien » qu'aurait eu le cardinal et qu'aurait reproduit le journal *la Croix*. Aucune date n'est donnée en ce qui concerne *la Croix* ; mais l'affirmation du savant théologien est reproduite, en note, dans l'ouvrage du chan. Beaudenom, *Méditations affectives et pratiques sur l'Evangile* (t. III, p. 150).

Il y a un mois à peine, un prêtre belge nous signalait le même fait : une revue belge publiait la prétendue opinion du grand théologien jésuite.

Voici le texte, tel qu'on le lit dans Beaudenom .

Il est admis que la vie se prolonge dans les profondeurs de l'organisme quand toute manifestation extérieure a disparu. Or (d'après cette consolante opinion) ces mystérieux instants seraient marqués par une dernière tentative de Dieu auprès de chaque âme. De vives lumières lui seraient données ; une mise en demeure lui serait faite : à elle de choisir. Or son choix ne subissant plus alors aucune pression étrangère se ferait en toute liberté ; plus de ces préjugés qui trompent, plus de ces habitudes qui tyrannisent, plus de ce respect humain qui rend lâche ! En face de la vérité qui lui découvre à la fois la délicieuse bonté de son Dieu et les ingratitudes de sa vie, une âme sincère jettera ce cri de repentir, plein de pur amour, qui du plus grand pécheur fait subitement un enfant de Dieu.

Ce n'est pas la première fois que ce « canard » effectue son vol vers l'*Ami*. Déjà en 1922 (p. 736) un abonné y faisait allusion. Nous avions tout d'abord estimé qu'il s'agissait d'une confusion. Mais non ! un abonné d'Extrême-Orient nous envoya, fin 1923, un texte qui, à peu de chose près, reproduisait celui qu'on vient de lire, texte tiré d'une petite brochure publiée à La Chapelle-Montligeon, sous la signature de Dom Gaston Démaret, moine de Solesme, avec le simple *Imprimatur* diocésain, et intitulée : *Les morts peu rassurantes, motifs d'espérance et de prière*. Dom Démaret donnait à son texte la seule référence suivante : *L'Almanach de l'Espérance*, Montligeon, 1918, p. 149.

La grande bienveillance que le cardinal Billot n'a jamais cessé de nous témoigner nous invitait à lui demander ce qu'il pensait d'une telle affirmation. Et (voir *Ami* du 15 novembre 1923, p. 725) nous étions autorisé à déclarer que le savant théologien « n'a jamais pensé, ni à plus forte raison écrit de pareilles choses ; que jamais même il n'a touché l'argument *des morts peu rassurantes*, soit de près, soit de loin. Et, s'il l'avait touché, c'eût été pour donner un démenti, aussi catégorique que possible, à une doctrine théologique bien digne de figurer dans un Almanach ». Ce démenti était placé, dans l'*Ami*, entre guillemets. C'était donc une citation, d'un auteur dont l'identité n'était pas difficile à découvrir.

En 1932, après la mort de Billot, nous avons publié la note suivante (*Ami*, p. 133) : « Aucun de nos lecteurs ne s'est mépris sur l'origine du démenti inséré en 1923. C'est bien le cardinal lui-même qui nous a prié de déclarer que s'il avait touché de près ou de loin cet argument des morts peu rassurantes, « c'eût été pour donner un démenti aussi catégorique que possible à une doctrine théologique bien digne de figurer dans un Almanach ». En écrivant ces lignes, au lendemain de la mort de l'illustre théologien, nous croyions pouvoir soulever le voile, d'ailleurs assez transparent, sur la source de notre information.

Faut-il que ce « canard » revienne encore après 28 ans !

* *

Sur quoi repose donc l'affirmation prêtée à Billot ?

C'est en 1915 que s'est envolé pour la première fois le « canard ». Le cardinal avait prononcé un discours à Rome, à la suite d'une conférence de René Bazin (Voir *La France catholique à Rome*, Paris, 1915, p. 24-27). Billot se contentait d'y affirmer ce que disent tous les théologiens : l'existence d'une grâce spéciale de conversion à l'article de la mort pour tout homme, même pécheur et, à plus forte raison, pour les soldats qui meurent sur le champ de bataille en versant leur sang pour la patrie.

Et, pour ne rien laisser dans l'ombre, voici textuellement le passage important de ce disours :

La mort sur le champ de bataille, pour la cause juste de la patrie... est belle assurément ; elle est glorieuse. Je trouve dans le cantique de Débora cette apostrophe deux fois répétée : *Qui sponte obtulistis de Israel animas vestras ad periculum,* et encore : *Qui propria voluntate obtulistis vos discrimini, benedicite Domino* (Judic., v, 2, 9) ; bénissez-en le Seigneur Dieu des armées, car c'est lui qui vous a fait une part si magnifique. Et non seulement elle est glorieuse, cette mort, devant les hommes, mais n'est-on pas fondé à espérer qu'elle ait aussi quelque privilège au regard de la vie éternelle ? En effet, je lis au IIe livre des Machabées (XII, 38-46), qu'après la bataille d'Odollam Judas et les siens étant venus relever les corps de ceux qui avaient été tués, ils trouvèrent sous les tuniques de chacun des morts des objets consacrés au culte idolâtrique de Jamnia, chose que la Loi interdisait sévèrement aux Juifs. Et l'écrivain sacré observe qu'il devint alors évident pour tous que leur mort avait été la punition de ce péché, car c'était un péché, et un péché des plus graves. Mais Judas Machabée va-t-il pour cela désespérer de leur salut ? Non pas. Il a la confiance que, malgré tout, Dieu n'avait pas refusé à ces braves qui s'étaient volontairement offerts pour le combat, la grâce suprême de la pénitence et du repentir ; il se sent inspiré de penser qu'ils s'étaient endormis, eux aussi, dans la piété, *quod cum pietate dormitionem acceperant* et, ayant fait une collecte, où il recueillit la somme de 12.000 drachmes, il l'envoya à Jérusalem afin qu'elle fût employée à un sacrifice pour l'expiation de leur péché et à la délivrance de leurs âmes des peines du purgatoire.

Or l'Ecriture, en rapportant ce fait avec éloges, n'y donne-t-elle pas par là-même sa pleine approbation ? Donc, il semble bien que s'il y a toujours, oui toujours, une place possible à la visite de Dieu au moment suprême qui précède immédiatement la mort, même pour les pécheurs qui n'auraient donné jusque là aucun signe

de résipiscence, il y en aura une bien plus large encore dans les circonstances, particulièrement propres à émouvoir la divine miséricorde, de la mort sur le champ de bataille. Il semble par conséquent aussi que nous soyons autorisés à accueillir cette consolante pensée que nos pères, nos fils, nos neveux, nos concitoyens, nos petits soldats, tous ces êtres aimés qui sont notre chair et notre sang, qui tombent pour nous défendre contre l'invasion de l'ennemi, que nous ne pouvons, hélas ! ni assister, ni aider, ni consoler en ces cruels et terribles instants, sont aussi l'objet d'une providence spéciale de Jésus notre divin Sauveur ; que des éclairs de grâce traversent ces âmes et les incitent à faire les actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition qui, suppléant au défaut des sacrements de l'Eglise, les disposent à la grâce de la réconciliation et du pardon. — Mais de là à dire que le seul fait de tomber consciemment pour la cause juste de la patrie suffit à assurer leur salut, oh ! Messieurs, quelle distance ! Pour dire cela, il faudrait ni plus ni moins substituer la patrie à Dieu, il faudrait avoir oublié ce qu'est Dieu, ce qu'est le péché, ce qu'est le pardon de Dieu ; il faudrait ne plus savoir ce que NotreSeigneur a dit dans l'Evangile : *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis*. Si vous ne faites pénitence ! cette pénitence dont l'acte essentiel, indispensable est la contrition, j'entends la douleur et la formelle rétractation du péché en tant que péché, en tant que contraire à la loi de Dieu, en tant qu'offense de Dieu ? Non, encore une fois, sans cette pénitence-là, il n'est pour aucun pécheur, dans quelque circonstance que ce soit, de salut à attendre, et le martyre lui-même n'y suffirait pas si, par impossible, les conditions du martyre se trouvaient jamais réalisées en celui qui, ayant péché mortellement, persévérerait jusqu'à la mort sans contrition du péché commis.

* *

Voilà le vrai Billot. — On nous excusera d'avoir fait parler après trente-cinq et vingt-huit ans un maître vénéré qui, aujourd'hui, n'est plus là pour couper lui-même les ailes au « canard » auquel on attache son nom. Il était peut-être nécessaire de fixer une fois de plus sa pensée et de rétablir la vérité ; car, si dans vingt-huit ans un nouveau « canard » prenait son vol, un fidèle disciple ne sera plus là pour lui couper une troisième fois les ailes.

A. Michel.

# L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

## Comptes rendus Bibliographiques

**Breviarium Romanum ;** édition Gottmer, Harlem (Hollande), dépôt Paris, Lethielleux. — 4 vol., (2 formats : 17,5 × 11,5 et 16 × 10,25). — Prix : de 10.000 f. à 14.000 f., suivant le format et la reliure, 1950.

Ce bréviaire utilise la nouvelle traduction du Psautier. Deux qualités le caractérisent : il est à la fois très complet et très peu épais.

Très complet. Pratiquement les renvois n'existent plus. Les antiennes et capitules sont toujours répétées aux Petites Heures. Chaque jour, aux féries comme aux fêtes, les versets et antiennes de *Magnificat* et de *Benedictus* sont intégralement donnés (ce qui facilite les Mémoires) ; l'oraison est toujours répétée, à moins qu'elle ne soit dans la même page. Aux fêtes qui ont des antiennes propres à Matines, les Psaumes sont toujours reproduits. Si aux Vêpres il y a un 5e Psaume propre, il est imprimé à sa place (même si, comme le *Memento David* ou le *Credidi* on le trouve au Commun). Ce ne sont là que des exemples parmi beaucoup d'autres. De plus un jeu de feuillets, les uns mobiles, les autres fixes facilitent encore l'usage. En tête de chaque volume, cinq pages fixées dans la couverture donnent les prières les plus usuelles, notamment *Venite exultemus*, *Benedictus* et *Magnificat* (dont le texte nouveau diffère de l'ancien). Trois feuillets mobiles, dont le contenu varie avec chaque tome, dispensent d'autres recherches. Un fascicule mobile reproduit les psaumes de Laudes, des Petites Heures, des Vêpres et des Complies pour les fêtes de 1re et 2e classe, et un autre encore des extraits du Commun des Saints.

Très peu épais, avons-nous dit : 22 millim. sans le propre diocésain.. Pour assurer cet allègement, on a mis dans un fascicule détaché les Bulles des Papes, les divisions de l'année ecclésiastique, les *Rubricæ generales* et les *Additiones et variationes* qui servent de préface au Bréviaire ; mais on a conservé en tête de chaque tome les tables pascales, le calendrier et les tableaux pour les occurrences et concurrences, toujours utiles en pratique. Le choix d'un papier très mince, mais non transparent, contribue à la légèreté. Et ce papier est utilisé au maximum, laissant peu de marge : l'éditeur et nos confrères veilleront donc à ce que la reliure soit telle que les volumes puissent être ouverts « à plat » à toutes les pages, spécialement au début et à la fin de chaque tome, sans qu'il soit nécessaire de « casser » la reliure.

Un choix de prières, assez nombreuses, et de bénédictions se trouvent à la fin de chaque volume. Ce bréviaire, léger, élégant, pratique sera bien accueilli des séminaristes et des prêtres.

---

**Actes et allocutions de S. S. Pie XII. Extraits concernant les problèmes économiques et sociaux.** — 136 p. in-8, 330 f. franco. — Paris, Centre français du Patronat chrétien (100, rue de l'Université, 7), 1951.

Les vingt-trois textes ici rassemblés sont extraits des documents officiels : encycliques, lettres, discours du Souverain Pontife depuis le « discours pour le cinquantenaire de *Rerum Novarum* » prononcé à la Pentecôte de 1941 jusqu'au radio-message qui marqua la fin de l'Année sainte à Rome, le jour de Noël 1950. Tous ces textes sont en français. Quelques documents, surtout parmi les plus récents, sont publiés in-extenso; pour d'autres on a de longs extraits, sans omission tendancieuse ; un petit nombre sont suivis de notes brèves, qui renvoient à des documents antérieurs.

Cet ouvrage peut servir de base aux « cours d'encycliques » institués dans bon nombre de grands séminaires. Les prêtres et les hommes s'occupant d'œuvres sociales trouveront réunis ici les enseignements dont ils ont besoin, sans avoir à faire des recherches dans de vastes collections. Souhaitons qu'un travailleur de l'équipe qui a pris l'initiative de cette publication, ajoute à la table analytique présentée dans l'ordre alphabétique, une autre table méthodique, qui serait comme un programme synthétique (par chapitres et articles) de l'enseignement économique et social de S. S. Pie XII, avec renvois aux documents cités dans l'ouvrage.

---

Joseph FOLLIET. — **L'avènement de Prométhée.** — In-8 de 222 p., 390 f. — Lyon, Chronique Sociale de France, 1951.

Prométhée, ce héros de la mythologie grecque qui ravit le feu au ciel pour le donner à la terre, est le type de l'homme d'aujourd'hui, de l'homme atomique.